

## Chronique de littérature wisigothique (1970-1972)

L'abondance et l'importance des travaux espagnols parus au cours des deux dernières années, dans le domaine de la culture chrétienne hispanique, et plus précisément wisigothique, nous a paru mériter une présentation de cet ensemble divers : instruments de travail et actes des rencontres scientifiques de Tolède en 1967, éditions accompagnées d'études substantielles qui renouvellent bien des perspectives littéraires et historiques sur les œuvres latines d'époque wisigothique.

\* \* \*

C'est en 1966 que l'*Instituto de Historia de la Teología española*, créé en 1963 à l'Université pontificale de Salamanque, organisa le premier congrès d'histoire de la théologie espagnole, en vue de jeter les bases d'une exploration scientifique de ce vaste domaine. De cette entreprise sont issus les trois premiers tomes du *Repertorio de historia de las ciencias eclesiásticas en España*, t. 1, siglos III-XVI, Salamanca, 1967 ; t. 2, siglos IV-XVI, ib. 1971 ; t. 3, siglos XIII-XVI, ib. 1971 (trois gros tomes de 483, 523 et 655 pages). L'animateur de cette entreprise est le P. U. Domínguez del Val, dont les deux contributions ouvrent respectivement les deux premiers volumes. Elles constituent un intéressant apport à la bibliographie patristique hispanique, sous les titres *Herencia literaria de padres y escritores españoles de Osio de Córdoba a Julián de Toledo*, t. 1, p. 1-85, et *Obras desaparecidas de padres y escritores españoles*, t. 2, p. 11-29. C'est en effet pour la période de 1956 à 1966 (soit les dix ans qui séparent du présent *Repertorio* la précieuse *Patrologia española* publiée à Madrid en 1956, en appendice à la traduction espagnole de la *Patrologie* de B. Altaner) que l'apport de la première contribution est intéressante et neuve par rapport aux instruments antérieurs (*decenios* du regretté J. Madoz pour la période 1930 - 1950, t. 1 de l'éd. Ayuzo Marazuela de la *Vetus Latina Hispana* en 1953, enfin la *Patr. esp.* de 1956 et les quelques chroniques de la *REspTeol*).

On trouvera également dans le t. I, p. 87-93, sous la plume d'A. Montes Moreira, un résumé de sa thèse de Louvain sur *Potamius de Lisbonne et la controverse arienne* ; et dans le tome 2, p. 29-68, une remarquable présentation de *La liturgia hispánica, Valor documental de sus textos para la historia de la teología*, due à l'un de ses meilleurs connaisseurs actuels, Dom Jorge Pinell. Cette esquisse aide à mieux comprendre les intentions et l'intérêt de son édition récente du *Liber psalmographus* hispanique (cf. *inf.* p. 169). On y joindra l'article que, sur ce même sujet, il vient de donner au *Diccionario* qu'il nous faut maintenant présenter.

Douze ans après la réunion d'historiens et archivistes ecclésiastiques qui en forma le projet à l'Institut Enrique Flórez du C.S.I.C. à Madrid, voici réalisés les deux premiers tomes (A-C et CH-MAN) du *Diccionario de historia eclesiástica de España*, publié sous la direction de Quintín Aldea Vaquero, Tomás Martín Martínez et José Vives Gatell, par l'Instituto Enrique Flórez, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 1972, 1408 pages à 2 colonnes, en 2 vol. Un bon tiers de siècle après la classique *Historia eclesiástica de España* de Zacarías García Villada, tragiquement arrêtée au haut Moyen Age par la disparition de son auteur dans la tourmente de la guerre civile espagnole, les auteurs de ce Dictionnaire se sont proposés d'offrir « une mise à jour des recherches réalisées jusqu'à présent dans tous les secteurs de l'historiographie ecclésiastique », et de constituer ainsi « un indispensable point de départ pour les recherches ultérieures ». Dans une entreprise d'une telle ampleur, qui s'étend même jusqu'aux terres hispaniques de l'Amérique et des Philippines, on pouvait s'attendre à ce que les siècles paléochrétiens et la patristique wisigothique ne reçussent qu'une place strictement proportionnée à leur importance chronologique relative, dans le cadre d'une histoire qui inclut l'époque la plus récente, et donne par exemple une carte des diocèses d'Espagne en 1965... C'est dire que cet instrument de travail ne saurait rivaliser avec le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques* français : pour donner un exemple, la petite colonne que G. Martínez a consacrée au Concile d'Elvire est sans proportion avec les 31 colonnes que J. Gaudemet a consacrées au même sujet dans un fascicule assez récent du *DHGE*.

L'ampleur du projet étant ainsi précisée, il reste que ce *DHEE* atteint déjà la lettre MAN... que le *DHGE* n'a pas encore atteinte, et que les deux derniers tomes paraîtront dans des délais relativement proches. Pour les domaines qui nous intéressent ici, on a fait appel à des collaborateurs espagnols renommés : M. C. Díaz y Díaz pour les écrivains médiévaux, U. Domínguez del Val pour la patrologie, J. Vives pour l'hagiographie et pour la liturgie et l'archéologie chrétiennes. Chaque article comporte une bibliographie, le plus souvent assez sélective, et particulièrement riche en titres espagnols ; les titres étrangers n'y ont pas toujours été relus avec le soin désirable. Mais surtout, maints articles présentent cette bibliographie dans un ordre assez peu intelligible, qui n'est effectivement ni chronologique ni alphabétique. Pour un instrument de travail qui se proposait de « faire le point », un ordre rigoureusement chronologique eût été

évidemment le plus indiqué. Les articles comportent parfois des citations intéressantes, mais dont les références sont malheureusement données irrégulièrement, selon les auteurs des articles. Il est à souhaiter instamment que sur ces deux points (précision de références chiffrées dans le corps de l'article, et ordre chronologique de la bibliographie), un effort de normalisation plus sérieux soit fait pour les derniers tomes à paraître : le *DHEE* y gagnera en utilité, et donc en valeur absolue.

Parmi les articles importants qui nous intéressent ici, signalons les suivants. Une très dense *Archéologie chrétienne*, avec une abondante bibliographie, arrêtée malheureusement à la fin de la rédaction de l'article (en 1968), sous la signature de P. de Palol. Une *Épigraphie chrétienne*, de J. Vives (où il est dommage que les inscriptions choisies soient données sans référence au corpus classique du même auteur). Une précieuse synthèse sur les *Écrivains médiévaux* (du VIII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> s.) de M. C. Díaz y Díaz avec une caractérisation synthétique très personnelle de la vie intellectuelle et littéraire en ces divers siècles. Voir aussi la seconde partie de l'article *Écoles*, par J. Rivera. Dans le grand article *Géographie ecclésiastique*, on trouvera des listes d'évêchés aux différentes époques, et deux cartes de l'Espagne ecclésiastique aux époques paléochrétienne et wisigothique. Voir enfin la partie romaine et wisigothique d'*Église et État*, de J. Rivera, et la synthèse de Dom Pinell sur la *Liturgie hispanique*. Les notices sur les Conciles wisigothiques nous ont paru un peu maigres, et il est surprenant que leur bibliographie correspondante ne mentionne pas les noms de Séjourné et d'Abadall. Intéressantes, encore que parfois rapides sur l'Antiquité et le haut Moyen Âge, les notices sur les villes épiscopales. Bref, un instrument de travail valable qui représente un immense effort, mené à bien en un temps remarquable, pour qui se représente la difficulté de pareille entreprise. On attend avec impatience les deux derniers tomes, avec les améliorations souhaitées.

Le seizième centenaire de la mort d'Ildefonse de Tolède avait amené la XXVII<sup>e</sup> semaine espagnole de théologie à tenir ses assises dans la capitale tolédane, du 25 au 29 Septembre 1967. Consacrées en majeure partie aux théologiens du VII<sup>e</sup> siècle tolédan, ses communications ont été réunies sous le titre *La patrología toledano-visigoda*, Madrid, C.S.I.C., Instituto « Francisco Suárez », 1970, xix-456 pages. Le premier tiers en est consacré à des « thèmes généraux » qui présentent d'intéressants apports à l'histoire de l'Église et de la culture religieuse et littéraire dans le royaume wisigothique. U. Domínguez del Val les ouvre par un tableau un peu optimiste et assez traditionnel des « caractères de la patristique hispanique au VII<sup>e</sup> siècle ». Après le court manifeste de José Vives pour l'avènement d'une nouvelle critique, digne des Bollandistes, en matière d'hagiographie hispanique (sous le titre innocent « l'hagiographie hispanique antique et le culte des patrons d'églises »), c'est une analyse originale et neuve des conditionnements historiques, économiques, politiques de la culture tolédane du VII<sup>e</sup> siècle, que présente M.C. Díaz y Díaz dans sa communication sur « l'œuvre littéraire des évêques wisigothiques

de Tolède : présupposés et circonstances » ; cette recherche fait heureusement jeu avec deux autres du même auteur : son étude de la culture de l'Espagne wisigothique du VII<sup>e</sup> siècle, lors de la V<sup>e</sup> *Settimana* de Spolète en 1957, et d'autre part, en ce même automne 1967, sa contribution à la Semaine d'études wisigothiques dont nous rendons compte ci-dessous. A noter enfin la probe étude, essentiellement institutionnelle, de F. Martín Hernández sur « les écoles de formation du clergé dans l'Espagne wisigothique » (à compléter maintenant par notre propre enquête sur les « fins et moyens de l'enseignement ecclésiastique dans l'Espagne wisigothique », donnée à la XIX<sup>e</sup> *Settimana* de Spolète en 1971) ; enfin deux courts apports sur « le problème des Juifs dans les Pères de Tolède » (R. Hernández : l'attitude antisémite de la législation et de la théologie doit être replacée dans l'ensemble de l'antisémitisme contemporain en dehors de l'Espagne, pour ne pas être injustement surestimée à la faveur d'un isolement fallacieux), et sur « quelques aspects de la pénitence dans l'Église wisigothico-mozarabe » (G. Martínez Díez : jusqu'à la réforme grégorienne, l'Église d'Espagne n'a connu qu'un sacrement de pénitence public, et reçu une seule fois au cours d'une vie).

La liturgie n'a fait l'objet, par ailleurs, que de deux brefs travaux sur la valeur théologique de la liturgie hispanique et l'apport de la liturgie mozarabe de l'onction des malades (par J. A. de Aldama et J. Gómez López). Toute la seconde moitié du volume est consacrée à Eugène, Julien et Ildefonse. Sur Eugène, c'est un article sommaire d'exposition, plus qu'une recherche sérieuse, que nous a hâtivement rédigé J. Pérez de Urbel : *nil plus de Eugenio !* Julien a eu droit à deux études laborieuses : celle de C. Pozo sur la doctrine eschatologique du *Prognosticon* est un honnête inventaire analytique ; en revanche, J. Campos propose une recherche de sources sur le *De comprobatione*, qu'il faudra joindre à celle de J. Hillgarth dans la « Semaine d'études wisigothiques ». Cinq contributions concernent des œuvres d'Ildefonse. D'intéressantes remarques sur la méthode, les intentions, le genre littéraire du *De cognitione baptismi*, par L. Robles ; des bonnes feuilles de l'introduction à son édition (maintenant publiée : cf. *inf.* p. 171) du *De uiris illustribus* d'Ildefonse, par C. Codoñer Merino ; enfin deux études concernant le *De uirginitate* (J. M. Cascante et J. Solano), et une revendication du « doctorat ecclésial de saint Ildefonse » par F. Díez Pardo. L'ensemble est trop souvent analytique ou général, sauf les exceptions que nous avons eu plaisir à souligner ; une bonne partie de ces communications ne s'insèrent pas suffisamment dans une étude comparative approfondie, ni dans la réalité historique et le *Sitz im Leben* wisigothique d'une création littéraire plus conditionnée par la société et les problèmes politiques de la capitale royale que l'on ne le penserait.

La première Semaine internationale d'études wisigothiques qui conclut à Tolède, du 9 au 13 Octobre 1967, les fastes de l'année ildefonsienne, a vu paraître ses Actes dans les *Anales toledanos*, t. III, *Estudios sobre la España visigoda*, Toledo, 1971. Les disciplines les plus diverses y ont été représentées, de l'histoire ecclésiastique à l'archéologie, en passant par la

numismatique, l'histoire militaire, le droit canon. Bornons-nous ici aux cinq communications intéressant plus directement l'histoire de la culture. — L'époque isidorienne ne fut pas absente : M. Ruffini y étudia les problèmes posés par le comput pascal dans la lettre XXII de Braulion de Saragosse, et P. Riché l'éducation à l'époque wisigothique d'après les *Institutionum disciplinae* (que je considère comme un faux, pseudo-isidorien, forgé hors d'Espagne par un humaniste carolingien : cf. *Mélanges A.C. Vega*, El Escorial, 1968, p. 199 sq.). — M. C. Díaz y Díaz, sous le titre modeste « Aspects de la culture littéraire dans l'Espagne wisigothique », ouvrit d'une manière très riche en aperçus nouveaux ses dossiers de recherche sur la tradition manuscrite d'origine wisigothique ; il laissa entrevoir la diversité et la richesse des fonds des bibliothèques d'époque wisigothique, retraça les origines et ascendants de nombre de mss postérieurs à l'invasion arabe, et termina par une passionnante enquête sur la culture poétique du VII<sup>e</sup> siècle hispanique. Cette communication laisse attendre impatiemment son ouvrage en préparation — annoncé dans ces Actes — sur *La cultura de la España cristiana en la Alta Edad Media*. — Nous avons personnellement tenté de démêler la part respective de la tradition et de l'originalité dans le *De uiris illustribus* d'Ildefonse de Tolède. De la triple étude du vocabulaire esthétique, des thèmes et schèmes hagiographiques, de l'influence maîtresse de Grégoire le Grand, nous a paru se déduire une triple intention d'Ildefonse : poursuivre le genre illustré par Isidore, doter Tolède d'une réplique exemplaire des *Dialogues* grégoriens, propager (avec une pointe polémique contre le prince) l'idéal à la fois monastique et pastoral de Grégoire le Grand. Depuis, ces vues ont fait l'objet d'une révision très attentive dans l'introduction de l'édition Codoñer Merino de l'opuscule (*inf.* p. 171). — Spécialiste chevronné de Julien de Tolède, J. Hillgarth (dont l'éd. des œuvres de Julien est sous presse dans le *Corpus Christianorum*) a donné à la Semaine de Tolède une étude minutieuse des sources (repérées par lui) de Julien, avec un index final qui rendra de grands services.

Les vœux concrets émis à l'issue de cette réunion ont reçu depuis lors un heureux commencement de réalisation. Il ne sied point ici de nous attarder sur la fouille de la zone archéologique tolédane de « la vega de abajo » où sont ensevelis probablement, sous les alluvions du fleuve, les restes de la basilique conciliaire de Sainte-Léocadie : P. de Palol vient d'y pratiquer des sondages en cette année 1972. Mais la réimpression du « Lorenzana » vient de recevoir cette année un heureux début de réalisation, par les soins de J. F. Rivera Recio et de ses dévoués amis tolédans. Nous disposons ainsi, sous l'égide de la collection « Monumenta Toletana Sacra », du premier tome des *SS. PP. Toletanorum quotquot extant opera*, édités à Madrid en 1782 « opera, auctoritate et expensis excellentissimi Domini Francisci de Lorenzana », chez le typographe de l'archevêque de Tolède, Joachim Ibarra. Ce chef-d'œuvre de la typographie hispanique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle habille élégamment une excellente édition dont tous les « wisigothiques » seront heureux de pouvoir désormais disposer. Ce premier

tome renferme les œuvres des évêques tolédans Montan, Eugène III (le poète) et Ildefonse. On ne peut que souhaiter vivement que la ville royale, où la tradition intellectuelle vient d'être renouée par la création d'un établissement d'enseignement supérieur littéraire, ait à cœur de poursuivre rapidement la réimpression des deux derniers tomes d'une aussi précieuse édition.

\* \* \*

Depuis 1959, Laureano Robles travaille sur la culture religieuse d'Isidore et prépare une nouvelle édition des *Sentences* d'Isidore de Séville. De ce double dessein est sorti le mémoire provisoire qu'il a publié en tirage à part des *Archivos Leoneses* de 1970, sous le titre *Isidoro de Sevilla y la cultura eclesiástica de la España visigoda, Notas para un estudio del libro de las Sentencias*, 173 p. (= *Arch. Leon.*, n° 47-48, 1970, p. 13-185). La moitié de l'étude est consacrée à un inventaire détaillé des mss des *Sentences* (p. 61-148), qui rendra des services. Le reste se compose d'études partielles qui anticipent sur l'introduction de l'édition (titre et authenticité ; destinataire et date de composition ; méthode et esprit de l'œuvre ; « sentence », sémantique d'un mot ; sentence et « Sentences » chez s. Isidore ; le problème des sources, technique et méthode). Je laisse à part deux derniers chapitres quelque peu hors cadre : l'un, très court — et peu utile — sur l'école de Séville (retour à Bourret !); l'autre sur la méthode dans les *Étymologies*, qui met à nouveau en valeur l'indéniable influence de Cassiodore sur le second livre de l'encyclopédie, et me chicane (peut-être à raison) sur la source directe exacte où Isidore a puisé un vers-proverbe de Térence. D'emblée, L. Robles a déclaré explicitement qu'il entendait « ne pas s'engager dans l'étude des sources, problème sérieux et délicat »... sans la solution duquel toute appréciation détaillée des *Sentences* demeurera malheureusement hypothétique. Dans les « notes » qui nous sont pour l'instant livrées, on trouvera bien des matériaux intéressants, et des remarques propres à éveiller l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la synthèse théologique isidorienne. Ainsi le fait que certains mss dédient l'œuvre à Massona, et d'autres à un autre évêque, du nom de Florentianus. L. Robles y verrait un signe extérieur d'un étalement de la composition (et sans doute aussi de la publication). L'idée d'y voir « un manuel scolaire au service du clergé » précise mon hypothèse de 1959, mais coïncide avec celle que je viens de formuler dans mon rapport de Spolète sur la destination de la majorité des œuvres d'Isidore, en étudiant *Fins et moyens de l'enseignement ecclésiastique dans l'Espagne wisigothique* (Settimana de 1971), Spolète, 1972, t.1, p. 145-229. Il est dommage que L. Robles n'ait pas attendu de mettre au point son édition (du premier livre à tout le moins) pour mieux élaborer les matériaux de cette introduction, sérieusement préparée dans son matériel, mais dont il ne nous livre ici qu'un premier jet encore un peu rapidement rédigé.

C'est une gerbe de quatre éditions critiques modernes que quatre éminents spécialistes espagnols de la culture wisigothique viennent de présenter

en 1972 à notre attention : Léandre, le pseudo-Isidore, Ildefonse, enfin Sisebut, les épistoliers et les notaires wisigothiques viennent ainsi d'être mis à honneur à Rome, Santiago, Salamanque et Séville, par Dom J. Pinell, M. C. Díaz y Díaz, C. Codoñer Merino et J. Gil. Cette récolte de haute qualité fait honneur au renouveau des études de littérature wisigothique, dont les deux premiers éditeurs nommés sont aujourd'hui parmi les plus anciens artisans.

Il suffit de rappeler l'importance primordiale du Psautier dans la tradition liturgique et spirituelle, théologique et culturelle, exégétique et hymnodique de l'Occident latin, pour pressentir l'intérêt qu'en tous domaines de l'histoire de la culture latine chrétienne, présente le gros ouvrage, au titre apparemment technique, de Dom Jorge Pinell, *Liber orationum psalmographus, Colectas de salmos del antiguo rito hispánico* (C.S.I.C., Coll. « Monumenta Hispaniae Sacra », série litúrgica, vol. IX), Barcelona-Madrid, 1972, 300 pages d'introduction et 288 d'édition critique et *indices*. Comme l'indique le sous-titre du livre, il s'agit d'une « recomposition » et d'une « édition critique » d'un des plus importants livres disparus de la liturgie hispanique — que l'on peut à juste titre dire ici « wisigothique », puisque la composition de cet ouvrage devrait être placée dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle hispanique —. Directement liés à la fonction cardinale des Psaumes dans la liturgie chrétienne, les « collectes de Psaumes » sont des « prières interposées » dans la prière récitée ou chantée du Psautier, et destinées à orienter les intentions de prière de l'assemblée en fonction des thèmes eucologiques propres à chacun des Psaumes d'un office donné. Après en avoir suivi les précédents depuis les premiers témoignages précis du IV<sup>e</sup> siècle (chez Éthérie en particulier), et analysé le style et l'inspiration des premières séries de collectes psalmiques (africaine, découverte par Dom Wilmart en 1926 ; italienne, étudiée par Dom Brou, et Chr. Mohrmann qui en attribue la paternité à Cassiodore), Dom Pinell précise les résultats de 20 ans de travail consacré à la patiente reconstitution de la série hispanique.

Inspirée de l'Écriture, des commentaires exégétiques du psautier par Hilaire et Augustin, mais aussi des séries africaine et italienne, la « série hispanique » apparaît à la fois homogène en ses thèmes majeurs (*tumor superbiae* ; *disciplina tua* ; *fluctus saeculi* / *fundamentum* ; *vera fides*), et différenciable en quatre séries distinctes par leur ampleur, leur style, leur accent spirituel. Situés dans la fourchette chronologique 550-600 (cf. introd. p. 224), ils correspondent à la génération de Léandre de Séville, dont nous savons justement, par le *De viris illustribus* de son frère Isidore (au ch. 27) qu'« il composa sur l'ensemble du psautier des prières en une double édition ». D'où l'hypothèse tentante d'attribuer le *Liber psalmographus* reconstitué au frère aîné d'Isidore. Une telle hypothèse est curieusement symétrique de celle par laquelle le regretté J. Madoz avait brillamment proposé d'attribuer l'initiative de la récopilation de la collection canonique *Hispana* à Léandre plutôt qu'à Isidore. Si elle est acceptée, et ultérieurement confirmée par d'autres indices, une telle hypothèse

rehaussera encore la figure littéraire de celui qui joua un rôle si décisif dans l'unification religieuse du royaume wisigothique, et dans la conversion de Reccarède.

Encore faut-il franchir avec une certaine sécurité un double échafaudage d'hypothèses. Pour armé qu'il soit de minutieuses analyses textuelles et de comparaisons internes de toute sorte (qui amènent à éprouver la solidité d'une certaine « structure » eucologique), le premier échafaudage n'en apparaît pas moins comme une savante hypothèse de travail, que l'on souhaite de voir mieux passer de l'ordre du possible à celui du probable. Dom Pinell reconnaît lui-même, avec beaucoup de prudence et de lucidité, que « connaissant les vicissitudes de transmission » (des matériaux épars dans les livres liturgiques ultérieurs), « nous ne pouvons être tellement sûrs de ce que les textes (reconstitués) soient pleinement authentiques dans toute leur extension, et qu'il ne leur manque pas quelque élément original... » (introd. p. 274). Qu'un noyau de collectes hispaniques anciennes ait été authentiquement atteint par cette savante alchimie, cela paraît certain. Mais l'éditeur reconnaît (ib. p. 289) que la distribution en quatre séries « ne pourra jamais être qu'une hypothèse », et que son seul souhait est que l'on reconnaisse cette hypothèse comme plausible. Elle m'apparaît plutôt comme une classification commode, voire éclairante sur l'existence d'inflexions spirituelles et théologiques distinctes dans cet ensemble. Quant au second « saut », qui devrait nous mener à admettre la paternité *léandrienne de l'ensemble*, l'hypothèse est tellement séduisante qu'elle ne laisse pas d'inquiéter. Là encore, les textes d'Isidore sur les « compositeurs » de collectes psalmiques (Juste, Léandre, Conantius) laissent de fortes chances à l'hypothèse léandrienne, et l'on doit affirmer sans trop hésiter qu'il y a, dans le matériel « repêché » et trié, bien des restes *possibles* de l'œuvre de Léandre. Mais pour ce qui est de reconnaître précisément quatre séries si bien caractérisées, groupées par ordre de pièces de *dimensions croissantes* d'une série à l'autre : « adhuc sub iudice lis est »...

Il reste que Dom Pinell nous a restitué une œuvre littéraire wisigothique de première grandeur, même si l'on doit méthodiquement l'envisager comme le produit, peut-être anonyme et échelonné sur plusieurs siècles, des liturgistes « wisigothiques » (au sens historique restreint, ou paléographique, et donc élargi à tout le haut Moyen Age hispanique). Ce sont bien (ib. p. 285) des textes « d'immense valeur littéraire, historique et doctrinale ». Et l'on ne peut qu'admirer le travail patient et prudent par lequel Dom Pinell et ses élèves ont travaillé à nous les restituer — en compagnie de cinq autres séries eucologiques hispaniques données en autant d'appendices à l'édition —.

Le rayonnement de l'œuvre isidorienne sur la culture du haut Moyen Age européen apparaîtra mieux encore lorsqu'on aura situé exactement les coordonnées des ouvrages attribués à Isidore par les auteurs des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles. On souhaiterait qu'ils fussent tous l'objet d'une étude et d'une édition comparables à celles que vient de publier M. C. Díaz y Díaz sous le titre *Liber de ordine creaturarum. Un anónimo irlandés del siglo VII, estudio*



y edición crítica, Santiago de Compostela, 1972 (coll. « Monografías de la Universidad de Santiago de Compostela, 10), 240 pages. Les 78 premières pages d'introduction sont d'une densité et d'une clarté notables. L'éditeur y fait l'historique des attributions successives du traité pseudo-isidorien, depuis sa première publication par d'Achery en 1655. Il en démontre méthodiquement l'inauthenticité isidorienne, sépare avec soin les certitudes des conjectures : c'est une œuvre irlandaise, écrite sûrement dans l'île des saints entre 680 et 700, et peut-être dans les milieux monastiques du monastère de S. Cartach Les Mor, déjà réputés pour leur connaissance ancienne de l'œuvre authentique du Sévillan. L'exploration détaillée des sources irlandaises et continentales utilisées par l'auteur permet de cerner et confirmer cette datation et cette hypothèse sur l'identité du mystérieux auteur. Suit une très limpide et précise présentation des manuscrits, et la construction d'un *stemma* qui ajoute un chapitre notable à l'histoire de la diffusion des œuvres insulaires (et ainsi, indirectement, à celle des œuvres isidoriennes passées par l'Irlande) sur le continent médiéval, du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. On y observera la singulière stabilité des groupes régionaux, en France, Grande-Bretagne et Autriche, entre les années 900 et 1500. La prudence de l'éditeur en matière de restitutions orthographiques me paraît très sage (cf. p. 77 de l'éd.). L'apparat est sobre et très lisible, la traduction précise, les notes critiques et exégétiques à la fois concentrées et instructives. Les six index (*scriptorum, codicum*, des graphies de mss anciens, grammatical, lexicographique, méthodique) sont un modèle à recommander aux éditeurs désireux de faire de leur publication un instrument de travail utilisable sous tous rapports. De telles qualités ne nous étonnent pas de la part de l'auteur de l'Index des écrivains latins du Moyen Age hispanique : noblesse obligeait !

Brillante élève de M.C. Díaz y Díaz, Carmen Codoñer Merino, qui lui a maintenant succédé dans la chaire de latin de l'Université de Salamanque, donne une suite très attendue à son excellente édition du *De uiris illustribus* isidorien (parue en 1964), en publiant *El « de uiris illustribus » de Ildelfonso de Toledo, estudio y edición crítica* (Coll. « Acta Salmanticensia », Filosofía y Letras, 65), Univ. de Salamanca, 1972, 150 pages. La substantielle étude de 106 pages présentée en introduction apporte bien du nouveau sur un texte aussi mystérieux que passionnément discuté, dont nous avons exploré les structures littéraires en 1967 (*supra*, p. 167). Comme il sied à son éditrice, le dessein de cette introduction est beaucoup plus ample : il s'étend des problèmes historiques à la minutie des analyses proprement philologiques, au sens ancien et restreint du terme, naturellement aussi à l'exploration de la tradition manuscrite, qui permet de récuser comme inauthentique le chapitre grégorien de ce *DVI*. La richesse de cette introduction ne se maîtrise pas facilement, parce que trop d'analyses de détail y troublent parfois, plus qu'elles ne la renforcent, l'exposition des démonstrations générales. Il nous semble que ces analyses eussent été mieux en situation *ad locum* : sous forme d'annotations suivies sur le détail du texte. Les lignes d'ensemble de l'introduction y eussent gagné en clarté, et sans doute aussi ces démonstrations en fermeté.

L'éditrice a justement tenu à compléter le point de vue purement littéraire de notre étude de 1967, en insistant sur le *Sitz im Leben* politique du traité, mais sans revenir pour autant à la thèse simplificatrice de Von Dzialowski (un pamphlet destiné à revendiquer la primatie pour le siège tolédan). Si elle met l'accent sur la « motivation locale » de l'ouvrage et sur son « provincialisme semi-latent » (p. 35), c'est pour en donner une nouvelle interprétation personnelle. La mise en place historique des données biographiques contenues dans ce *DVI* tendrait à suggérer qu'Ildefonse s'y est fait le porte-parole de la « dynastie » d'évêques tolédans issus du monastère d'Agali, favorables à une politique hispano-romaine de compromis, et comme tels hostiles à l'intolérance d'une « faction intransigeante de la noblesse gothique » (p. 57). Mais en même temps, ce plaidoyer d'Ildefonse en faveur de la primatie tolédane ne fait que reprendre la tradition des idées exprimées par le décret du roi Gondemar « reconnaissant à Tolède la qualité de siège métropolitain » ; et l'éditrice ajoute (p. 63) : « Cette attitude de Gondemar coïncide avec d'autres qui indiquent une réaction gothique ». Ces deux séries d'affirmations m'embarassent : Ildefonse aurait-il soutenu le parti hispano-romain et les traditions d'Agali face aux Goths intransigeants, mais adopté leurs vues sur la primatie tolédane ? Il y a là, dans l'architecture générale de cette double hypothèse, certaine indécision sur laquelle l'éditrice aurait dû s'expliquer plus clairement.

En revanche, si l'on accorde surtout de l'importance à la première des deux hypothèses, il me semble que le silence d'Ildefonse sur les œuvres historiques d'Isidore, dont l'éditrice dit : « la raison d'une telle attitude m'échappe » (p. 67), me paraît au contraire clairement explicable. Ildefonse a jugé globalement cette œuvre isidorienne par trop favorable à une idéologie de réconciliation hispano-gothique, dont il pouvait légitimement estimer qu'un tiers de siècle d'incertitudes politiques avait consacré la faillite. En bref, Isidore apparaissait, avec le recul du temps comme un « collaborateur » trop naïvement optimiste : un mauvais exemple à ne plus suivre. C'est en ce sens que le silence d'Ildefonse sur l'œuvre historiographique d'Isidore me semble pouvoir être interprété comme une sorte de *damnatio memoriae* idéologique, et un acte politique réfléchi.

L'étude lexicographique et stylistique met en valeur une sclérose instructive de l'art littéraire et de la rhétorique, dans un énoncé trop fréquemment et mécaniquement formulaire : c'est là une contribution menue, mais positive, à l'histoire des styles wisigothiques. L'étude des valeurs sémantiques variables de certains vocables-clés eût été mieux en place dans le tissu même du texte d'Ildefonse, c'est-à-dire sous forme d'annotations au texte ; sur bien des points, la traduction en eût mieux bénéficié ainsi. La classification des manuscrits m'a paru claire et convaincante : un nouveau stemma à engranger, pour l'histoire de la diffusion européenne de la littérature wisigothique. Sur la traduction, je me bornerai à quelques désaccords importants. Évocation des priscillianistes,

en 2, l. 10 : « licet non operarentur eadem » ne signifie pas « aunque no sean practicantes », mais « aunque no incurrián en las mismas prácticas » (= les abus épiscopaux dénoncés dans la phrase précédente). En 6, l. 18, « ignotus » ne peut se traduire « sin contar con él », mais « sin que estuviera conocido ». En 9, l. 2, « professione monachus » : ne pas traduire *professio* par « declarada vocación », mais bien par « profesión » : il était « moine profès », dirait-on en français. La phrase sur Conantius, en 10, l. 5, « Orationum... libellum de omnium... proprietate psalmorum » est éclairée par l'édition Pinell du *Liber psalmographus* (*sup.* p. 169) : elle ne signifie pas « un breve libro sobre la oportunidad de cada uno de los salmos » mais « un breve libro de oraciones (l'éd. a omis de traduire le mot essentiel *orationum*) conformes al carácter peculiar de cada uno de los salmos » ; la rédaction d'une note explicative aurait sûrement amené ici la rectification de la traduction. Enfin, Braulion, 11, l. 3, « clarus... canoribus et quibusdam opusculis » ne nous semble pas signifier « conocido por unas obritas de carácter melódico », mais « por sus composiciones musicales y por algunas obritas ». L'*index uerborum* sélectif final rendra de grands services, et le *RVI* d'Ildefonse sort rajeuni et éclairé des mains de Madame Codoñer Merino. Mais elle nous doit une édition commentée qui, seule, pourrait faire progresser la solution des problèmes que sa présente introduction a contribué à mieux poser — ce qui est déjà beaucoup —.

Dans ses *Miscellanea Wisigothica* (coll. « Anales de la Universidad Hispalense », Public. de la Univ. de Sevilla, série Filosofía y Letras, n° 15), Sevilla, 1972, 118 pages, Juan Gil, titulaire d'une chaire de latin à l'Université sévillane, procure une savante édition critique de textes fort difficiles : 18 « epistulae wisigothicae » incluant surtout de la correspondance officielle du roi Sisebut, et des lettres de Tarra, Bulgaranus, Mauricus, Aurasius ; la *Vita Desiderii* du roi Sisebut ; et les 45 « formulae wisigothicae » (dont la formule de dot en 89 hexamètres). C'est la première édition scientifique de ces textes, sur de nouveaux frais, depuis leur inclusion dans les *Monumenta Germaniae Historica* ; soit presque un siècle, au cours duquel notre connaissance du latin tardif à considérablement progressé. D'où l'intérêt méthodologique d'un travail extrêmement minutieux, appuyé sur une connaissance personnelle et approfondie, non seulement du latin wisigothique et mozarabe, des graphies insolites des manuscrits hispaniques, des inscriptions, des « ardoises wisigothiques », mais aussi de la bibliographie linguistique moderne, hispanique et extra-hispanique (les deux Löfstedt, Einar et Bengt, ont été minutieusement « fichés »). La minutie de cette préparation apparaît bien dans l'étude approfondie que J. Gil a consacrée à des *Notas sobre fonética del latín visigodo* — significativement dédiées à la mémoire de D. Ramón Menéndez Pidal —, dans le premier numéro de la nouvelle revue d'Archéologie et de philologie classique de l'Université de Séville, *Habis* (du nom du héros d'un célèbre mythe « tartessique »), t. 1, 1970, p. 45-86. Convaincu, par cette étude, du caractère généralement panroman des phénomènes particuliers au latin d'Espagne tardif, mais aussi de l'uniformité linguistique

notable de l'évolution du latin dans la péninsule durant la domination wisigothique, et de la persistance de phénomènes orthographiques wisigothiques dans les manuscrits latins hispaniques postérieurs à l'invasion arabe, J. Gil a opté pour un respect « maximum » de toutes les singularités du texte procuré par une traduction manuscrite qu'il faut bien dire, en l'occurrence, fort étroite.

La recherche d'une telle *via media*, entre les barbarismes des scribes et la légitimité de formes suffisamment attestées par ailleurs pour être accueillies dans la restitution du texte, est un exercice scientifique aussi passionnant que difficile, à quoi Juan Gil se trouvait bien préparé. Il s'y est livré sur des textes qui requièrent une vigilance linguistique encore plus grande que ceux des œuvres d'un écrivain encore relativement aussi cultivé qu'Isidore. Effectivement, il ne s'agit de rien de moins, dans la correspondance royale et la *Vitae Desiderii*, que de sonder de plus près l'état du latin pratiqué par les scribes de la chancellerie royale de Tolède sous le règne du roi Sisebut. La batterie de références savantes dont l'éditeur a assorti, en note, ses choix de leçons apparemment les plus déroutants, nous apporte certaine garantie sur les « attendus » qui ont minutieusement justifié les décisions prises par lui dans l'établissement du texte. La tentative analogue à laquelle nous nous sommes livré sur le texte du *De natura rerum* ne nous permet que d'applaudir à ce travail à l'aiguille, dont la lecture minutieuse est à recommander désormais à tout éditeur de textes wisigothiques. On pourrait effectivement penser qu'il y a lieu de distinguer les œuvres littéraires et les « documents utilitaires » comme la correspondance entre Sisebut et le patrice byzantin Césaire. Mais les nombreuses et judicieuses citations des *Origines* d'Isidore que J. Gil donne, aussi bien dans son article que dans l'annotation de la présente édition, invitent bien à considérer qu'il existe peut-être entre les deux catégories de textes, sous l'angle de la langue, une différence de degré plus qu'une différence de nature.

Si la « thèse » scientifique qui a guidé les partis pris par l'éditeur sévillan nous paraît donc peu discutable, je plaiderai néanmoins pour une « hypothèse » pratique un peu différente, en matière d'édition de textes — a fortiori de textes plus nettement littéraires, et en dépit des réserves précédentes —. D'une part, le respect des singularités morphologiques et syntaxiques me paraît à maintenir à tout prix, avec l'appui de tout ce que les travaux linguistiques du dernier demi-siècle nous ont appris dans le double domaine du latin tardif, et du passage du latin préroman d'Espagne à ses successeurs romans péninsulaires. Mais d'autre part, je demeure sceptique sur l'urgence et surtout sur l'opportunité *pratiques* d'un tel respect de phénomènes phonétiques et graphiques qui peuvent bien souvent n'être que des épiphénomènes plus respectables au niveau des habitudes des scribes qu'à celui des archétypes à reconstituer. En l'occurrence on observera aussi la date très récente de la quasi-totalité des manuscrits qui nous ont conservé les œuvres en question. Dès lors, et même si nous sommes mieux armés, en l'occurrence, que ne l'étaient Gundlach,

Vollmer et Zeumer, pour apprécier ce que l'on pourrait appeler « la probabilité de wisigothisme » d'une *graphie* donnée, il me paraît préférable de procurer au lecteur un texte *lisible* : surtout si l'apparat critique et les annotations, complétées par une étude linguistique d'ensemble en introduction, sont à même de nous instruire, avec toutes les nuances nécessaires, sur les phénomènes graphiques et phonétiques *possibles* (les deux étant souvent étroitement liés) présentés par les témoins manuscrits. Devant des textes aussi difficiles, une cohérence graphique, voire une certaine normalisation des graphies m'eût semblé préférable au choix d'un parti plus dangereusement « diplomatique » que sainement « critique ». Il n'aurait pas non plus été superflu de flanquer le texte latin d'une traduction aussi exacte que possible, et de développer une introduction actuellement réduite à une courte préface rédigée en un latin alerte et mordant. L'ampleur des recherches grammaticales et linguistiques de J. Gil, dont témoignent éloquemment ses articles de 1971 et 1972 sur des textes d'époque wisigothique et mozarabe, lui imposent la lourde tâche de nous donner une *editio maior* plus complète de ces documents essentiels et obscurs dont voici une excellente *editio minor*. Souhaitons seulement, pour finir, que le plaisir évident qu'il prend à manier un latin d'humaniste de la Renaissance, en son introduction, ne l'entraîne pas à déverser parfois sur certains savants chevronnés de son pays un *Italium acetum* dont la courtoisie scientifique moderne n'admet plus guère un emploi aussi virulent : si les critiques de notre collègue et ami J. Gil sont justifiées sur tel point, ses démonstrations, plus tempérées, n'en seront que mieux accueillies par le lecteur.

\* \* \*

L'ensemble des travaux dont venons d'essayer de donner une idée atteste la vitalité des études littéraires et philologiques d'outre-Pyrénées sur les auteurs latins d'époque wisigothique. Instruments de travail et éditions manifestent même un certain regain d'intérêt, qui est un encouragement pour tous les philologues et historiens attachés aux études wisigothiques. Il est heureux que la gerbe de 1972 soit celle d'éditions critiques de qualité : le renouvellement des problèmes littéraires, linguistiques historiques posés par l'Espagne wisigothique, passe assurément par la quadruple bataille qu'un éditeur doit mener avec l'établissement d'un texte sur de nouveaux frais, avec sa traduction, son annotation, avec l'ensemble des grands problèmes qu'il se doit de traiter dans une introduction aussi complète que possible. Bien des éditions d'œuvres wisigothiques en cours de préparation en France et en Espagne s'orientent en ce sens. Elles invitent les jeunes chercheurs à une collaboration internationale dont l'édition critique des *Origines* d'Isidore, décidée en 1959 à Léon par le Comité International d'Études Isidoriennes, devrait être la réalisation prioritaire. Il est particulièrement heureux que l'édition du livre XIX de cette entreprise vienne d'être présentée comme thèse à l'Université de Séville, et que la *Revue d'Histoire des Textes*, t. 2, 1972, p. 282-288,

vienne justement de publier enfin, au moment où nous achevons de rédiger cette chronique, le « compte rendu du colloque isidorien » tenu à Paris le 23 Juin 1970 : on y trouvera en effet la charte fondamentale de cette édition, dont les prochaines années devraient nous apporter les premiers fascicules.

Jacques FONTAINE  
Université de Paris-IV